Quand la fonction suit la forme : formes urbaines et pratiques urbanistiques en "R"

Véronique Biau

▶ **To cite this version:**

Véronique Biau. Quand la fonction suit la forme : formes urbaines et pratiques urbanistiques en "R". Villes en parallèle, 1988, Formes urbaines, 12-13. halshs-01537813

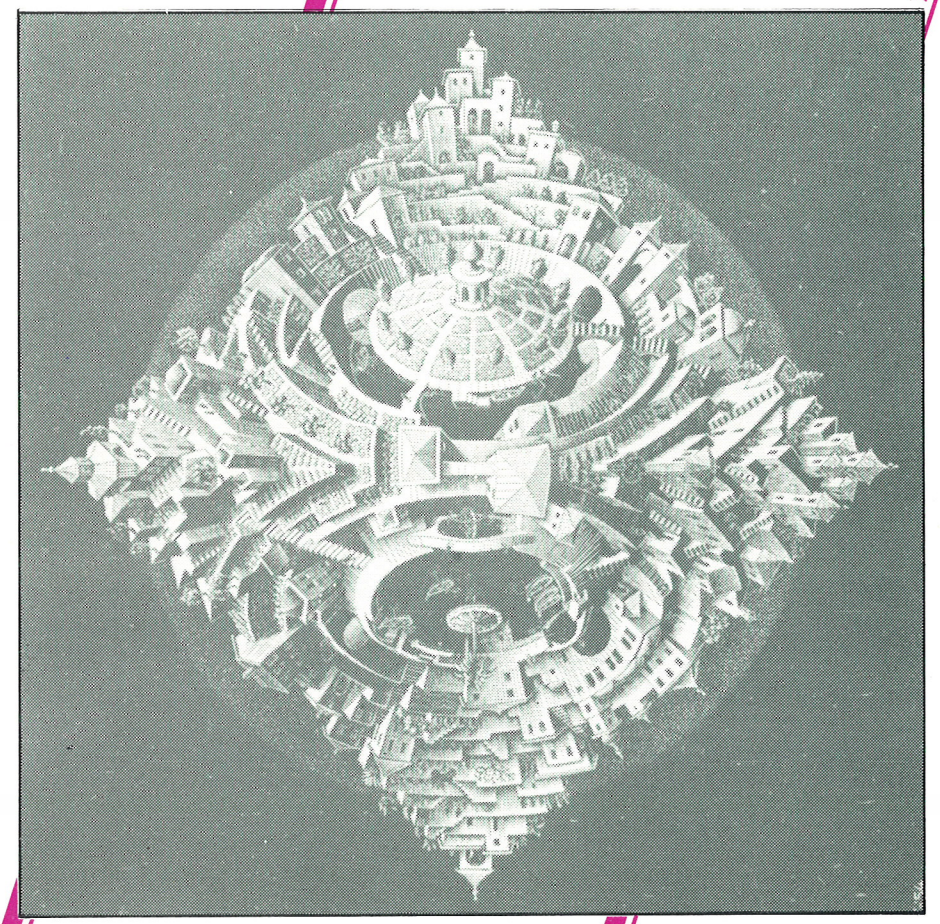
HAL Id: halshs-01537813
https://shs.hal.science/halshs-01537813

Submitted on 13 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

VILLES EN PARALLELE



FORMES URBAINES

12
13
numéro double

Illustration de couverture :
M.-C. ESCHER, *Planetoïde tetraédrique*, xylogravure 1954,
in Bruno ERNST, *Le miroir magique de M.-C. ESCHER*, éditions Média, Fribourg, 1987.

QUAND LA FONCTION SUIT LA FORME : FORMES URBAINES ET PRATIQUES URBANISTIQUES EN "R"

WHEN FUNCTION FOLLOWS FORM

Véronique BIAU
Architecte-sociologue.
Laboratoire de Géographie Urbaine,
Université de Paris-x.
Centre de Recherche sur l'Habitat.

RÉSUMÉ

Avec la redécouverte des traces urbaines et l'intention d'agir en douceur sur la ville, se développent les pratiques urbanistiques en R : réhabilitation, reconversion, restauration...

Mais, avec ces pratiques qui permettent de faire de la ville sans création de formes, en se glissant dans les cadres bâtis existants, n'élude-t-on pas les questions cruciales d'une composition urbaine en perte de savoir-faire ?

ABSTRACT

With the rediscovery of urban layout and the intention to act gently upon the town, "R" urbanistic practices have developped : rehabilitation, reconversion, restoration.

But, with these actions which permit us to plan a town without creating form, by sliding into existing surroundings, do we not evade the crucial question of urban composition which is losing its know-how ?

QUAND LA FONCTION SUIT LA FORME : FORMES URBAINES ET PRATIQUES URBANISTIQUES EN "R"

Véronique BIAU *

■ Si l'urbanisme des années 60, préoccupé de planification urbaine, de *town planning,* a fait apparaître dans le vocabulaire de la profession une quantité de sigles en Z, on voit aujourd'hui, avec une réflexion en termes d' *urban design* se multiplier les pratiques en R à la charnière entre urbanisme et architecture : réhabilitation, restauration, reconversion[1]... Ces vocables recouvrent des modalités d'intervention différentes, mais qui ont en commun de s'effectuer sur un site déjà urbanisé, déjà "formé" et donc de poser le problème du rapport entre les formes urbaines pré-existantes, présentes sur le terrain sous forme de traces (bâtiments, parcellaires, voies), et une composition urbaine venant s'y superposer.

Certes, le respect de la ville traditionnelle et la recherche de continuités fondent ces démarches ; mais on peut cependant, face à une valorisation du passé confinant parfois au fétichisme, s'interroger sur les conditions qui ont amené les spécialistes de la ville à se glisser avec autant d'aisance, voire de délice, dans des enveloppes urbaines constituées en d'autres temps, avec d'autres modes de projétation[2] et parfois pour d'autres usages.

La reconversion de bâtiments existants qui est le mode opératoire de nombreux "Grands Projets du Président" par exemple, illustre bien cette tendance à faire du vieux, ou plutôt de l'ancien, le meilleur objet de départ pour créer du neuf, et même de l'innovant. Le paradoxe y est flagrant : pour marquer

* Architecte-sociologue. Laboratoire de Géographie Urbaine, Université de Paris X. Centre de Recherche sur l'habitat.

une époque, pour pérenniser un pouvoir, on a choisi de réaménager des bâtiments témoins d'autres époques et souvent construits à des fins sans doute plus utilitaires que somptuaires (Filature Motte-Bossut à Roubaix, Abattoirs de La Villette, Gare d'Orsay...)

Cette réutilisation d'éléments architecturaux ou urbains existants conduit à la production d'espaces de qualité, porteurs de fortes charges symboliques, rarement dépourvus d'originalité et même d'humour ; mais n'est-elle pas aussi une façon d'éluder la question centrale: quelles formes urbaines composer aujourd'hui.

■ TOUT PASSE, TOUT LASSE... SAUF LES TRACES!

La démarche d'analyse typo-morphologique de la ville a montré l'aptitude des tissus urbains traditionnels à s'adapter, à se régénérer sans heurts à l'intérieur d'un canevas très stable de voies, de limites parcellaires... C'est même avec une certaine fascination que certains chercheurs ont observé la persistance de ces traces urbaines : subsistance des murs de fortification dans les îlots qui s'implantent à leur place, reprise des chemins et sentiers ruraux dans les premiers développements des maillages viaires urbains, reprise des tracés des allées des grands domaines au moment de leur transformation en lotissements ou cités-jardins...

Cette fascination va de pair avec toute la réflexion postmoderne sur la profondeur historique, le "feuilletage" qui donne aux lieux leurs forme et ambiance spécifiques, le *genius loci* [3], à travers la superposition de strates laissées par des interventions successives dont aucune n'efface totalement les précédentes.

Avec l'archéologie - archéologie urbaine, archéologie industrielle -, ce mouvement de revalorisation des traces dépasse le seul milieu des architectes et concerne universitaires, élus, associations locales... Un patrimoine construit qui, en plus des monuments, intègre des édifices de plus en plus récents, de plus en plus "vulgaires" (moulins, ouvrages d'art, usines rebaptisées "châteaux de l'industrie") fait l'objet d'une redécouverte historico-esthétique. Voici donc des ensembles, des bâtiments qui apparaissent, sous l'autorité de la Caisse Nationale des Monuments Historiques et des Sites ou sous la seule pression du "social", comme devant être conservés, quitte à être recyclés pour "gagner leur vie"[4].

Comment ces traces de formes urbaines antérieures, tombées dans une certaine obsolescence fonctionnelle mais agissant comme viatiques de la mémoire collective, participent-elles des réflexions urbanistiques contemporaines?

■ TRACES ET URBANISME EN R

En 1985 et 1986, se sont succédées au Centre Georges Pompidou deux grandes expositions intitulées, selon une même formule rhétorique, *Construire dans le construit* et *Créer dans le créé.* Il s'agissait bien sûr d'affirmer qu'il y a

bien dans le travail sur l'existant une pratique créatrice légitime, ce qui est en soi un tournant important dans les représentations que se font les architectes de leur champ d'intervention. En outre, ces expositions donnaient corps au thème du palimpseste, l'un des points récurrents de l'argumentation des pratiques en R : on restaure, réhabilite, reconvertit un bâtiment ou un ensemble de bâtiments existants, mais on garde une certaine liberté à l'égard de l'héritage, on le réinterprète, on le réactualise...

"Une nouvelle signification peut être donnée à l'architecture des bâtiments existants et plus qu'un détournement d'usage, la reconversion est un moyen d'expression architecturale. Elle est d'ailleurs incompatible avec la préservation telle qu'elle est pratiquée pour des monuments historiques et s'assimile plutôt à la notion de *palimpseste*, parchemin dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un nouveau texte." B. REICHEN, P. ROBERT "L'art du fondu enchaîné" in *Modernité-Postmodernité,* catalogue de l'exposition CCI, 1981.

Se développe, avec cette notion du palimpseste, d'une deuxième intervention célébrant un bâti existant, une abondante terminologie ad hoc en R utilisée dans la présentation et l'argumentation des projets comme dans l'élaboration balbutiante d'une théorie du recyclage architectural. Dans la préface qu'écrit F. BURKHARDT, directeur du Centre de Création Industrielle, au catalogue de l'exposition *Créer dans le créé*, les expressions en R, régulières ponctuations du texte, parviennent à constituer en elles-mêmes, au-delà de la définition de la reconversion, une description quasi-exhaustive du paradigme postmoderne:

Remise en question du credo moderniste
Remise en cause des stratégies administratives des années 60
Reprise d'intérêt pour les centres urbains
Regain d'intérêt pour les bâtiments anciens
Récupération du patrimoine historique
Réutilisation d'espaces construits
Retour à un éclectisme historicisant
Retour à une organisation professionnelle traditionnelle.

Le R, significatif à la fois de la critique des modes opératoires modernes et du re-traitement d'un matériau hérité, constitue de la même façon l'initiale d'un grand nombre de termes caractérisant l'intervention : revitalisation, réaménagement, réorganisation, réinterprétation, restitution, reconstitution... Face à cette prolifération terminologique, les auteurs ont tenté de sélectionner et d'officialiser certains de ces termes, de manière à les définir les uns par rapport aux autres.

Réhabilitation : du latin *habilitare* ; rendre apte, rendre ses droits.
Rénovation : du latin *renovare* ; apporter des transformations profondes.
Reconversion : du latin *convertare* ; adapter à de nouvelles fonctions.
Restauration : du latin *restaurare* ; remettre en bon état.
Reconstruction : du latin *construere* ; construire après démolition.
Restructuration: du latin *structurare* ; donner une organisation nouvelle.

Il est intéressant de noter que ce n'est pas tant la nature du projet qui fonde la définition des multiples pratiques urbanistiques en R, que la négociation qui s'y fait avec la présence de traces spécifiques : bâti ancien ou

inadapté pour la réhabilitation, bâtiment à valeur historique pour la restauration, bâtiment désaffecté pour la reconversion ; et pour les urbanismes en R plus anciens : sites totalement ou partiellement détruits pour la reconstruction, ou encore quartiers vétustes réduits à *tabula rasa* pour la rénovation.

Avec la réhabilitation, l'objet hérité est avant tout évalué sous le rapport de sa valeur d'usage et de sa fonction sociale (grands ensembles, habitat ancien). L'intervention consiste principalement à remettre aux normes ces objets marqués par le temps, mais encore fort valables; remise aux normes réglementaires mais aussi sociologiques, esthétiques... Les outils de cette assimilation à un espace urbain moyen de référence sont très clairs dans la réhabilitation des grands ensembles : la forme héritée est reprise, quoique dépréciée, et tirée à l'opposé de ses caractéristiques modernes ; on ferme et différencie les espaces extérieurs, on historicise les immeubles (frontons, toitures...), on réintroduit des appentis et autres locaux d'inspiration vernaculaire...

Avec la restauration et la reconversion, les dimensions esthétiques et symboliques du bâtiment ou de l'ensemble-support priment et viennent se substituer à son inadaptation fonctionnelle dans l'impératif de conservation qui leur est appliqué. L'enveloppe est là, il faut lui trouver une destination. La restauration se donne pour tâche d'effectuer cette transition le plus discrètement possible ; la reconversion de bâtiments existants, de par le paroxysme dans lequel elle pousse ce rapport forme/fonction, me semble revêtir un intérêt tout particulier.

■ LA RECONVERSION DE BATIMENTS EXISTANTS: LE PRIMAT DE LA FORME

La reconversion apparaît comme un urbanisme en R très significatif de l'attention portée aux formes urbaines héritées dans l'intervention contemporaine sur la ville, dans la mesure où, comme on va le voir, la prégnance de cette forme est si forte qu'elle opère à plusieurs égards une inversion du processus traditionnel de conception architecturale et urbanistique.

La forme, la configuration spatiale, qui sont habituellement la finalité de l'acte architectural, sont ici des données, contraintes initiales et cadres de l'intervention. Le projet est, encore moins que dans les autres contextes, auto-déterminé. Il se génère "par rapport à ...", avec toutefois un éventail de partis possibles : collage et opposition neuf/ancien, détournement mais conservation de l'esprit du lieu, simple mise en valeur, reconstitution historique...

Mais, dans ce travail qui part de la forme et aboutit à la forme, le mot d'ordre moderniste "la forme suit la fonction" subit un avatar sensible : non seulement la fonction n'est plus antérieure à la forme, mais la forme initiale est pliée à une fonction pour laquelle elle n'a pas été conçue. P. ROBERT, architecte de nombreuses reconversions, écrit d'ailleurs non sans provocation : "Dans la reconversion, la fonction suit la forme, celle-ci étant la source d'inspiration du concepteur"[5].

Les implications de cette démarche "plasticienne" sont importantes : c'est en fait le processus-même de programmation qui est retourné. Il ne s'agit plus ici de déceler des besoins et de concevoir l'architecture permettant de les satisfaire, mais à l'inverse, à partir d'une enveloppe à réinvestir, d'envisager des scenarii de réutilisation. Le programme est alors instrumentalisé par le projet ; la forme suscite la fonction voire le besoin. C'est l'analyse que fait F. CHASLIN, auteur du livre *Les Paris de F. Mitterrand* [6], montrant que certains des Grands Projets n'ont répondu à aucun besoin avéré et n'auraient probablement pas vu le jour sans la pression d'un bâtiment existant à réutiliser. Il en est de même des nombreux écomusées[7] qui ont ouvert leurs portes ces dernières années à la place d'usines fermées. Certes, la démarche de reconversion suscite des programmes originaux (archives du monde du travail, centre de la bande dessinée, musée de la dentelle) et riches (église, bibliothèque, théâtre, bureaux, locaux artisanaux, commerces et logements à la Filature Le Blan à Lille par exemple). Mais n'est-il pas surprenant que la reconversion, fortement affiliée au contexte de crise - sa première justification restant l'économie - ne se préoccupe qu'accessoirement de sa rentabilité en termes d'usage, de sa pertinence fonctionnelle?

Il y a de même, et plus particulièrement dans la reconversion de bâtiments industriels, une certaine ambiguïté quant au regard accordé aux formes urbaines sur lesquelles porte l'action. N'y a-t-il pas en effet une certaine similitude entre la morphologie d'une filature ou d'une manufacture de tabacs et celle, décriée par les architectes-mêmes qui reconvertissent ces premières, des grands ensembles et quartiers d' "usines à habiter" ? Qu'est-ce qui, outre la connotation historique, différencie ces espaces dont le dénominateur commun est le couple fonctionnalisme-rationalisme, ensembles de "barres" aux façades lisses et répétitives disposées orthogonalement autour d'espaces libres peu hiérarchisés ? Or la reconversion de bâtiments industriels, en prenant à son compte cette forme urbaine, n'en fait ni l'analyse ni la critique, ni comme dans la réhabilitation des grands ensembles, l'objet d'un remodelage. L'architecture industrielle avec ses qualités esthétiques, mnésiques, techniques, oblitère la dimension urbanistique ; des qualités urbaines de ces sites à reconvertir, la première semble être implicitement aux yeux des maîtres-d'oeuvre celle d'exister et donc d'éliminer de ces opérations à échelle urbaine, la délicate étape du projet urbain, en permettant d'aborder directement l'intervention architecturale.

Cette non-intervention urbanistique peut aussi être interprétée comme une confiance dans les capacités d'adaptation des tissus urbains, mais alors la position est ici plus radicale que celle de l'approche typo-morphologique : pourraient se sédimenter sur elles-mêmes les armatures urbaines, mais aussi les enveloppes construites, et à cette sédimentation transhistorique pourrait se combiner une sédimentation transfonctionnelle.

■ PRATIQUES URBANISTIQUES EN R ET OUTILS THÉORIQUES DE LA COMPOSITION URBAINE

Les pratiques urbanistiques contemporaines en R, réhabilitation et souvent reconversion, soulèvent un problème à résonance épistémologique très spécifique à l'urbanisme actuel : elles permettent de réaliser des

programmes importants, d'un intérêt dépassant souvent l'échelle du quartier, dans des sites porteurs de forts enjeux, sans nécessiter de réflexion en matière de composition urbaine.

Or il semble que si le terme de crise ne s'applique plus à l'architecture, il a encore tout son sens pour ce qui est du projet urbain, de la composition urbaine. Toutes les théories urbaines ont à leur tour subi de sévères critiques et les concepts dont dispose l'architecte-urbaniste pour adopter un parti urbain, modeler les espaces, argumenter son projet par rapport à la multitude des possibles, sont bien peu définis et peu articulés entre eux. La différence de nature de ce travail d'avec la projétation architecturale, l'autonomie des facettes que le projet doit englober, rendent bien malaisées ces interventions dans lesquelles on ne maîtrise guère les structures (îlots ou espaces ouverts ?, parcellaire ou non ?), l'évolution du projet au cours de sa réalisation puis de son vécu, le symbolisme...

Il n'est guère possible cependant d'établir le sens de la relation de causalité entre ces deux phénomènes que sont le développement de pratiques en R, finalement plus architecturales qu'urbanistiques et la perte de savoir-faire de la composition urbaine :

- est-ce, parce qu'à la chute de l'orthodoxie moderne les urbanistes ont été dépourvus de support théorique, qu'ils ont opté, dans une attitude de repli, pour des pratiques en R qui se présentent comme de simples mises en valeur, souvent réversibles[8], d'un patrimoine existant?
- ou bien est-ce la prégnance des formes urbaines traditionnelles, érigées en modèles et quelque peu idéalisées par la recherche historique qui, orientant peut-être temporairement l'intervention vers le recyclage des tissus anciens, conduit à mettre en sommeil la réflexion sur les outils adaptés au processus contemporain de production de formes urbaines?

Dans les deux hypothèses transparaît en filigrane le caractère temporaire, intermédiaire, des pratiques en R, en attente peut-être d'une cristallisation des savoirs et savoir-faire urbains[9]. Et c'est bien, en fait, un sentiment ambivalent que laissent celles-ci vues sous l'angle de leur apport à la question des formes urbaines, sentiment ambivalent que suscitent ces diverses "rétro-innovations", qui fondent leur aspect avant-gardiste sur la redécouverte d'objets ou de savoir-faire anciens, oubliés ou déconsidérés.

D'une part, les pratiques en R apparaissent ou sont apparues comme nouvelles, donnant lieu à des opérations expérimentales, productrices à la fois d'espaces originaux et de nouveaux modes opératoires fournissant les éléments d'un débat largement diffusé par des publications, expositions, colloques... (au point même parfois d'être cautérisées par le phénomène de mode qui, s'emparant de ces nouveautés, les conduit à un processus de consommation et d'usure).

D'autre part, d'un champ d'application assez réduit, elles ne font guère progresser les questions sensibles de l'aménagement urbain d'autant plus cruciales que les terrains à traiter sont peu marqués par leur histoire ou leur environnement: terrains péri-urbains, villes nouvelles, zones dites "d'accompagnement"... De plus, le sens dans lequel les pratiques en R

déplacent la "science urbanistique" pourrait apparaître dans une vision rétrospective comme un recul, une démarche d'évitement, ou tout au moins un temps d'arrêt dans l'élaboration des outils et concepts étayant le projet urbain.

NOTES

1. Certes, il ne s'agit là que d'une tendance: de même qu'il avait existé dans les années 50-60 des pratiques en R (Reconstruction, Rénovation Urbaine, , Résorption de l'Habitat Insalubre), subsistent aujourd'hui des sigles en Z (Z.P.P.A.U., Z.A.C...).

2. Le néologisme "projétation", très en vogue dans le milieu architectural, traduit de l'italien, désigne le processus de conception du projet.

3. Cf. NORBERG- SCHULZ CH.,.*Genius loci.* Milan, New York, 1979.

4. Voir le n°136 de la revue *Monuments Historiques Archéologie et projet urbain* et en particulier l'article de Ch. DEVILLERS "Projet urbain et mémoire de la ville".

5. Extrait d'un article paru dans le catalogue de l'exposition *Créer dans le créé*, Paris, CCI, Centre Georges Pompidou, 1986.

6. *Les Paris de François Mitterrand; histoire des grands projets architecturaux.* F.CHASLIN, PARIS, Folio Gallimard, Paris, 1985.

7. Les écomusées qui se donnent la vocation de présenter l'économie régionale ou les spécificités de la vie locale ont connu une véritable "floraison" (voir "La floraison des écomusées industriels", *Le Monde*, 21 Août 1983) dans les années 1980-1985: musée du textile à Fourmies, écomusée des forges d'Hennebont, musée du verre à Sars Poteries et bien sûr le plus connu, l'écomusée du Creusot-Montceau les Mines installé dans l'ancienne Manufacture des Cristaux de la Reine Marie-Antoinette devenue ensuite résidence des SCHNEIDER.

8. La condition posée par les Monuments Historiques à la reconversion de bâtiments classés a été que l'intervention soit démontable et que l'on puisse revenir sans dommage à l'état initial. Cela fait dire à P. ROBERT qu'on assistera peut-être à une "déconversion" du même type que la "débaroquisation" des églises médiévales.

9. On cite cependant K. POPPER "le progrès ne procède pas par révolutions mais par transformations et se nourrit de l'expérience accumulée des hommes" pour évoquer une correspondance entre la cumulativité des pratiques en R et une hypothétique cumulativité épistémologique générée par celles-ci.